

L'histoire d'amour qui a ému le monde entier

AMY NEFF

LES JOURS DE NOTRE AMOUR

ROMAN




CHARLESTON

AMY NEFF

LES JOURS DE NOTRE AMOUR

Joseph et Evelyn s'aiment depuis soixante ans. Dans l'auberge familiale Oyster Shell au cœur du Connecticut, ils ont élevé leurs trois enfants, accueilli des voyageurs et traversé les tempêtes et les bonheurs du quotidien. Peines, doutes, disputes : rien n'a jamais entamé l'amour profond qui les unit. Jusqu'au jour où le diagnostic tombe... Evelyn est malade et bientôt, la démence emportera les souvenirs qu'elle a mis toute une vie à bâtir. Refusant de laisser la maladie leur voler leurs derniers instants, le couple fait un pacte : dans un an, ils quitteront ce monde comme ils l'ont traversé, côte à côte.

Il leur reste douze mois pour revivre les moments qui ont forgé leur histoire, chérir chaque journée et transmettre à leurs proches l'héritage d'une vie entière. Mais à mesure que la fin approche, la réalité les rattrape. Comment quitter ceux qu'on aime lorsqu'ils ne sont pas prêts à nous laisser partir ?

À travers le destin tendre et déchirant d'une famille, Amy Neff retrace l'histoire américaine du xx^e siècle depuis la Seconde Guerre mondiale.

« Une histoire profondément émouvante sur les aspects
de l'amour qui nous donnent envie de partir...
et ceux qui nous poussent désespérément à rester. »

JODI PICOULT

Traduit de l'anglais par Marion Schwartz

ISBN : 978-2-38529-494-6

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Raphaëlle Faguer /

© 2024, Harlequin Entreprises ULC

Illustration : Clair Bremner



9 782385 294946



www.editionscharleston.fr

LES JOURS
DE NOTRE AMOUR

Titre original : *The Days I Loved You Most*
Copyright © Amy Neff, 2024
Tous droits réservés.
Traduit de l'anglais par Marion Schwartz

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-494-6
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Amy Neff

LES JOURS DE NOTRE AMOUR

Roman

*Traduit de l'anglais
par Marion Schwartz*



*Pour Jonathan,
au jardin que nous avons créé.*

*« Si j'avais semé une fleur chaque fois que j'ai pensé à toi,
je pourrais me promener dans mon jardin pour l'éternité. »*

Lord Alfred Tennyson

I

Evelyn

Juin 2001

LES MOTS DE JOSEPH planent au-dessus de nous, suspendus. Je saisis sa main pleine de cals, dont les dessins me rassurent. Le pourtour de ses ongles est couvert de terre ; il a planté des bulbes cet après-midi. Mes doigts tremblent. Un peu de sueur naît au contact de nos paumes.

Nos enfants ont pris place juste en face, sur le vieux canapé affaissé. Ils sont silencieux. Près de nous, deux lampes brillent d'une lueur jaune que leurs abat-jour adoucissent. Joseph les a allumées lorsque le bureau s'est assombri ; personne n'avait osé interrompre la conversation et se lever pour appuyer sur l'interrupteur principal. La lune jette ses rayons sur les deux pianos au centre de la pièce et fait étinceler leurs touches d'ivoire.

Les fenêtres sont ouvertes sur la nuit qui s'est installée tandis que nous parlions ; l'air est âcre, épais, étonnamment lourd pour une fin de printemps dans le Connecticut. Seul le ronronnement du ventilateur au plafond se fait entendre, et puis l'écho des vagues sur la plage de Bernard Beach, au bout de l'allée.

À l'époque où les enfants étaient encore petits et où notre maison était une auberge – l'Oyster Shell Inn –, la table basse disparaissait sous les puzzles à moitié terminés représentant les plus beaux phares de Nouvelle-Angleterre. Ce soir, elle croule sous les amuse-bouches et les cubes de fromage un peu ramollis qui commencent à luire ; des grappes de raisin dépouillées et quelques *crackers* solitaires jonchent les plats. Joseph m'avait dit de ne pas me donner tant de mal, mais Thomas avait fait le voyage de Manhattan et nous ne l'avions pas vu depuis Noël. Cette rare visite de notre fils m'avait fourni une excuse pour me rendre à la nouvelle épicerie du centre-ville, spécialisée en vins et fromages. Celle juste en face de la sandwicherie Vic's Grinders, que nos petits-enfants ont connue tout jeunes : Joseph avait l'habitude de glisser quelques billets dans leurs mains et de les envoyer chercher des sandwiches enveloppés de papier paraffiné en vue du pique-nique sur la plage. Il a bien essayé de m'en dissuader, mais même si je suis bien plus lente à présent, je suis encore capable de marcher jusque là-bas. Cette mission devait aussi me permettre de rester concentrée, d'éviter que mon esprit vagabonde.

Personne ne parle, tous attendent que Joseph poursuive son inquiétant préambule, annonçant la raison de notre réunion. *Nous avons quelque chose d'important à vous dire, à tous les trois.*

Violet, la petite dernière – désormais adulte, mariée, et mère de quatre enfants – est assise entre son frère

et sa sœur sur le canapé élimé. Je l'ai retapissé moi-même quand les enfants ont quitté la maison, une fois que l'auberge avait fermé ses portes, mais depuis, nos petits-enfants y ont laissé quelques taches inévitables et le rembourrage au centre des coussins s'est de nouveau affaissé.

Nos enfants ont grandi ici, à l'Oyster Shell, comme Joseph. Comme moi aussi, d'une certaine manière. Mon frère Tommy, Joseph et moi étions inséparables. Nous faisons irruption par la porte-moustiquaire à toute heure, et la mère de Joseph nous chassait dehors, sur le porche, en agitant son tablier et en riant, pour préserver la tranquillité des clients. Les années ont passé et en un clin d'œil, nos enfants se sont retrouvés à inscrire les réservations sur le calendrier surchargé, à balayer les sols et à m'aider à préparer le petit déjeuner. Nos petits-enfants ont eux aussi mis la main à la pâte, conduisant les clients jusqu'à leurs chambres, décrochant de la corde à linge les draps blanchis par le soleil ou rinçant les piles de chaises longues à l'aide du tuyau d'arrosage pour en ôter le sable. L'auberge ne désemplissait pas et les visages allaient et venaient, pareils aux grésillements d'une radio ; le bruit de fond de la vie que nous avons construite. Alors même que nous nous apprêtons à leur annoncer, je n'arrive pas à le concevoir, je ne sais pas comment laisser tout cela derrière nous. Tout ce que je voudrais, c'est recommencer, ensemble, depuis le début.

— Il n'y a pas de façon simple de vous le dire. Je ne sais pas vraiment par où commencer... balbutie Joseph en serrant ma main.

Jane, l'aînée, me regarde fixement, d'une expression indéchiffrable. Enfant, elle cachait ses émotions derrière sa crinière échevelée. À présent, elle lisse ses

cheveux qu'elle porte en carré sophistiqué aux épaules – une allure plus en phase avec celle des présentateurs de journaux télévisés. Sa silhouette longiligne et son cou interminable font désormais partie de son charme et elle évolue avec une grâce réfléchie qui faisait défaut à l'adolescente dégingandée qu'elle était. Je détourne les yeux de peur que mon visage ne trahisse ce que je lui ai tu.

Thomas observe Joseph, les lèvres serrées. Ils ont la même carrure : un petit mètre quatre-vingts, des épaules de nageurs et un torse étroit. Mais contrairement à Joseph, dont les cheveux sont restés bruns jusqu'à ses soixante ans avant de s'éclaircir et de blanchir au niveau des tempes, Thomas s'est mis à grisonner très jeune. Quelques fils d'argent scintillaient déjà sur sa tête lors de sa remise de diplôme, à l'université de New York. Il a toujours été très sérieux, même pour les occasions festives comme celle-ci, ne souriant que le temps des photos. Son visage paraît plus mince qu'à Noël ; je ne sais pas si Ann et lui cuisinent ensemble le soir ou s'il dîne seul à son bureau. Il porte encore son costume, signe qu'il sort tout juste d'une longue journée de réunions avec d'autres cadres. Seule la chaleur étouffante l'a contraint à retirer sa veste. Même sa sueur semble maîtrisée, elle reste à la naissance de ses cheveux, ne se risquant pas à perler à son front.

— Votre mère et moi...

Joseph, les yeux embués de larmes, est sur le point de s'effondrer. Je ne suis pas sûre qu'il puisse se résoudre à prononcer les mots.

— Vous savez à quel point nous nous aimons, vous savez que nous avons toujours fait partie de la vie l'un de l'autre. Et nous vous aimons aussi, de tout notre cœur...

C'est juste que nous ne pouvons pas imaginer vivre l'un sans l'autre...

Je suis à deux doigts d'intervenir, pour le décharger de ce fardeau, lui éviter d'être celui qui leur brise le cœur. Nos enfants, nos tout-petits devenus grands, eux qui s'agrippaient à mes jambes, n'étaient qu'amour et exigeaient une attention permanente, eux qui s'agglutinaient sur mes genoux, jamais assez proches les uns des autres. Ceux-là mêmes ont un jour pris le chemin de l'école, puis ils sont partis mener leur vie loin de nous, ils ont rencontré de nouveaux amis, fait leurs choix et leurs erreurs, ont aimé et désaimé, eux, la chair de notre chair, nous tenant ainsi à distance du plus intime de leurs vies, nous laissant seuls ici tous les deux, débousolés, perplexes de constater que les années avaient filé.

Joseph prend une profonde inspiration et tente de rassembler ses forces.

— Nous ne voulons pas confier le dernier chapitre de notre existence au hasard, et risquer une fin triste et interminable pour tout le monde. Je sais que cela va être un choc pour vous, le formuler en est un aussi et il nous a fallu du temps pour l'accepter, mais nous sommes persuadés que c'est la meilleure décision...

— C'est-à-dire... ? intervient Thomas, impatient, tandis que Joseph peine à poursuivre.

— Nous avons prévu de mettre fin à nos jours d'ici un an. En juin prochain.

La voix de Joseph se brise.

Violet ouvre de grands yeux :

— Pardon ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Nous refusons que l'un d'entre nous meure avant l'autre. Nous ne voulons pas d'une vie l'un sans l'autre... Nous voulons avoir notre mot à dire quant à la façon dont notre histoire se termine.

Si cette explication semble la plus douce, sa voix est nouée ; il s'efforce de nous soulager de ce poids, de le partager avec eux et de l'habiller de mots d'amour.

— Quoi ? s'exclame Thomas.

— Qu'est-ce que vous racontez ? crache Jane en reposant son verre sur la table, comme si elle allait devoir faire l'usage de ses mains.

— Cette année sera notre dernière année.

Entendre Joseph prononcer ces mots me paraît sur-réaliste, quand bien même je suis la première à les lui avoir dits. *Ce sera ma dernière année.*

— Vous plaisantez.

Jane nous dévisage tour à tour, comme si elle attendait la chute.

— Non, dis-je, regrettant que ce ne soit pas le cas.

— Je ne comprends pas, murmure Violet d'une voix implorante.

— Laissez-nous vous expliquer.

Je me penche vers eux, prenant appui sur le bord du canapé.

— Il vaudrait mieux, oui, parce que là, c'est vraiment n'importe quoi, lance Thomas en se renfonçant dans les coussins.

— Votre père et moi, nous vieillissons...

— Vous n'êtes pas centenaires, bon sang ! Vous n'avez même pas quatre-vingts ans, proteste Jane. Tu vas avoir quel âge cette année, soixante-seize ?

L'année prochaine, à cette date, j'aurai presque soixante-dix-sept ans et Joseph en aura soixante-dix-neuf – je ne prends pas la peine de rectifier, c'est dérisoire.

— Nous vieillissons, je répète. S'il vous plaît, laissez-moi finir.

Je contiens ma nervosité, tous les arguments que nous avons ressassés semblent désormais bloqués derrière

ma langue et ma gorge se serre en pensant à tout ce que nous allons perdre, à tout ce que nous manquerons, au chagrin que nous invitons ainsi dans notre havre de paix.

Thomas s'agite, furieux.

— Nous approchons d'un point de non-retour et un jour viendra où nous ne nous reconnaitrons plus, où nous ne pourrons plus prendre soin l'un de l'autre, où nous ne nous souviendrons peut-être même pas l'un de l'autre. Il est impossible de savoir quand cela surviendra, tout comme il est impossible de vivre éternellement comme aujourd'hui. Nous avons déjà vécu plus longtemps que nos parents, à l'exception de ma mère... Or vous savez tous à quel point cela a été terrible, les dernières années. Nous refusons de devenir un fardeau pour vous ou pour celui qui restera.

— C'est précisément pour cette raison que les maisons de retraite existent ! Il y a des solutions rationnelles...

Jane m'interrompt, mais je suis sur ma lancée :

— Nous ne voulons pas de cette vie-là. Nous refusons de vivre à moitié, l'un sans l'autre, dis-je, le souffle court.

— Qu'est-ce que vous proposez, dans ce cas ? lance Thomas en croisant les bras.

— Une dernière année, répond Joseph. Une ultime année pour vivre une vie à notre image, laisser derrière nous des souvenirs joyeux, pour vous et nos petits-enfants. Finir en beauté plutôt que vous condamner à faire face à une version diminuée de nous-mêmes.

— Ah, donc vous vous souvenez bien que vous avez des petits-enfants ? ironise Jane.

— Bien sûr... je balbutie, les larmes aux yeux. Nous y avons longuement réfléchi.

Thomas souffle par le nez, émettant presque un rire.

— Et nous ? Vous pensez qu'on va devenir quoi ?

Si Violet ne réagit pas avec les mêmes cris et protestations que ses frère et sœur, ses sanglots flottent dans l'air humide de la nuit qui nous entoure.

Le regard de Jane se pose tour à tour sur Joseph et moi avant de se fixer sur le plateau de fromages, comme s'il recelait quelque information. Je la vois analyser les faits, intégrer nos propos, les confronter à ce qu'elle sait, en vain – elle ne parvient à trouver aucune raison acceptable.

Joseph esquisse un sourire d'une tristesse infinie, s'efforçant d'afficher un semblant de solidité et de certitude. Le voir ainsi me déchire le cœur.

— Nous vous aimons très fort. Nous aimerions que cette année soit une fête remplie de moments inoubliables en famille.

— Une fête ? répète Thomas, incrédule. OK. Très bien. Mettons de côté les millions de questions que j'ai... L'un d'entre vous va mourir ?

— Nous allons tous mourir, Thomas, dis-je d'une voix douce.

— Super, maman, merci.

Jane se tient tel un chien de chasse, figé, les oreilles dressées, à l'affût du moindre bruissement dans l'herbe.

— Sérieusement. Tu vas mourir ?

Je m'étais juré de ne pas leur dire. Pas tout de suite.

— Maman, insiste-t-elle.

L'intensité dans sa voix me trouble, je sens mes aisselles picoter, la lumière me paraît soudain trop vive.

— Maman, reprend Violet en écho, flairant la piste.

Le diagnostic m'a été confirmé après d'interminables examens – enfin, un nom apposé sur ma lutte secrète et silencieuse. Une explication. Une voleuse de mémoire, de fonctions, qui me rend incapable de me reconnaître moi-même, de reconnaître ceux que j'aime. La source

de toutes mes peurs ne tient désormais qu'en un seul mot : Parkinson. Les médicaments censés m'aider qui échouent. La maladie qui progresse à un rythme virulent, que les médecins eux-mêmes n'avaient pas anticipé et ne parviennent pas à expliquer. Apprendre que je fais partie du tiers des patients les plus gravement touchés, présentant des signes annonciateurs de démence ; un cauchemar que je ne connais que trop bien. L'odeur de rance mêlé d'eau de Javel caractéristique de la maison de retraite de ma mère, ses cris, sa façon d'errer, de dériver d'une décennie à l'autre, de jeter des objets sur le personnel, son incapacité à me reconnaître. La perspective d'une fin qui serait encore plus douloureuse que la sienne.

— Pourquoi vous nous mentez ?

Jane brandit l'accusation, tranchante. Ma gorge se noue.

— Nous ne mentons pas.

Je m'accroche, je cherche l'échappatoire, et serre mes doigts tremblants derrière mes genoux.

— Quoi qu'il en soit, vous ne nous dites pas toute la vérité.

— Evelyn, cède Joseph, peut-être qu'ils comprendraient...

— Comprendre quoi ? dégainé Violet, se tournant vers son père.

— Joseph...

— Ils finiront par le découvrir...

Ses épaules s'affaissent sous le poids des non-dits, à bout de forces ; nous mener ici l'a consumé.

— Nous en avons déjà discuté.

Je résiste à l'envie de le faire taire, de l'entraîner avec moi dans une autre pièce.

— Discuté de quoi ?

Les yeux de Violet passent de l'un à l'autre, telle une enfant, l'air suppliant. Elle veut savoir.

— J'en étais sûre, fulmine Jane en levant les mains en l'air.

— Je n'ai pas dit...

Thomas se lève et se dirige vers la cheminée, appuie ses coudes sur le manteau.

— C'est incroyable, lance-t-il, exaspéré.

— Dis. Nous, reprend Jane en insistant sur chaque mot, comme si elle forçait la serrure d'une porte fermée à double tour.

— Evelyn...

— Je ne voulais pas...

— Tu ne penses pas qu'on va gober ça ? renchérit Thomas.

— Maman, que se passe-t-il ?

La voix de Violet est teintée de peur.

— Qu'est-ce qui pourrait être pire que nous annoncer que papa et toi vous voulez vous suicider dans un an ? demande Jane.

Malgré moi, malgré l'absurdité de cette conversation, ou peut-être à cause de cette absurdité-là, je réprime un rire. Il enfle dans ma gorge et se mue en sanglot.

— Vous voir me traiter comme de la porcelaine pendant un an, ce serait bien pire.

Les mots m'échappent sans que je puisse les retenir ; un aveu partiel, un début de vérité.

— Donc tu vas mourir... dit Jane.

— Dans un an, j'acquiesce, tentant à tout prix de revenir au point de départ de la discussion. En juin prochain. Il me reste une toute dernière année.

— C'est vraiment n'importe quoi, s'agace Thomas.

— Maman, s'il te plaît.

Les mots de Jane sont une main tendue m'exhortant à grimper dans le canot de sauvetage. Elle sait, plus que quiconque, ce qu'on peut ressentir à force de faire du sur-place, de devoir être prête à affronter le danger.

— Tu as vraiment cru qu'on laisserait passer ça ?

J'expire, la résignation est mon seul recours. *Stade deux*. Six mois plus tôt, le stade « un » m'avait déjà anéantie. *La maladie progresse rapidement... en temps normal, des mois, voire des années peuvent s'écouler entre deux stades, c'est impossible à prévoir, mais chez vous...* Je donnerais tout pour redescendre les échelons un à un. Joseph a raison, bien sûr. Les barrières érigées pour tenter de dissimuler mon état ne sont qu'un amas de bouts de bois et de ficelle qu'ils démantèleront bien assez tôt.

— Je suis atteinte de la maladie de Parkinson. Elle progresse beaucoup plus vite que ce que pensaient les médecins. Je voulais m'efforcer de préserver un semblant de normalité le plus longtemps possible, mais au train où vont les choses...

Je leur dévoile ma main, son tremblement, que même le meilleur joueur de poker ne pourrait cacher.

Violet réagit la première.

— Oh, maman...

— Bon sang, souffle Thomas, avant que Jane n'intervienne.

— Mon Dieu, maman. Je suis désolée. Tu aurais dû nous en parler... Mais Parkinson, ce n'est pas ce qu'a cet acteur, Michael J. Fox ? Il a l'air d'aller très bien, il n'est pas du tout mourant !

— Chaque personne réagit de manière différente. Mon médecin dit qu'il s'agit d'un cas inhabituel...

— Dans ce cas, allons consulter un autre médecin, tranche Thomas. Tu as pris un second avis ?

— Voilà pourquoi je ne voulais pas vous en parler. Ces dernières années, j'ai enchaîné les rendez-vous et les examens dans l'espoir d'obtenir un diagnostic dont l'issue serait différente, en vain.

Ma voix s'étrangle face à cette vérité nue et sans détour, face au cours certain et inévitable des choses contre lequel j'ai lutté sans relâche jusqu'à aujourd'hui pour finir par capituler, comme si je n'avais jamais fait front.

— Je ne veux pas passer le temps qu'il me reste dans des hôpitaux, des cliniques et des salles d'attente ni vous voir vous lancer tous les trois dans une quête sans fin d'un remède imaginaire. C'est ma décision, et le diagnostic est irréfutable.

— Tu aurais dû nous en parler... On aurait pu t'aider, poursuit Thomas. Et puis ça n'affecte pas que toi...

— On doit bien pouvoir faire quelque chose... demande Violet.

— Attendez, interrompt Jane. OK, tu as Parkinson... Je suis désolée, Maman, vraiment. C'est terrible. Mais vous avez dit que vous alliez... Papa. Qu'est-ce que tu as, toi ?

— Oh mon Dieu, s'écrie Violet, le visage de nouveau marqué par l'angoisse. Qu'est-ce que tu as ?

Joseph plisse les yeux, confus.

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Vous avez dit que vous alliez mettre fin à vos jours tous les deux, déclare Jane, en pleine maîtrise de ses émotions, tel un médecin étudiant son dossier. Qu'est-ce que tu as ?

— Je n'ai pas...

— Votre père a décidé de manière unilatérale que ma mort engendrerait la sienne. Si vous parvenez à l'en

dissuader, je vous en serais très reconnaissante. J'ai tout essayé.

— Evelyn, prévient Joseph.

— Quoi ? s'exclame Thomas en se massant les tempes. Vous êtes complètement cinglés.

— Tu es en parfaite santé ? reprend Jane d'une voix sèche.

— À ma connaissance, oui.

— Donc tu veux juste te suicider parce que maman va le faire ?

— J'aurais préféré que nous restions tous les deux en vie, mais elle m'a bien fait comprendre que ce n'était pas envisageable pour elle, réplique Joseph, d'un ton bourru, blessé.

Désormais, il n'y a plus rien à cacher, plus aucun moyen de nous éclipser – toutes les cartes sont sur la table.

— C'est quoi cette histoire ? Un de vos jeux tordus ? Vous voulez savoir qui va se dégonfler en premier, c'est ça ? s'impatiente Thomas. Si c'est un coup de bluff, on ne va pas vous laisser vous en tirer comme ça.

— Ce n'est pas du bluff, dis-je, regrettant déjà de ne pouvoir revenir en arrière et terminer la soirée en les serrant dans mes bras, en leur assurant que nous serons toujours là pour eux – un mensonge dont je pourrais sans doute me convaincre, par la seule force de ma volonté.

J'aimerais tant que ce soit vrai.

— Pour moi non plus, ajoute Joseph.

Sera-t-il capable d'aller jusqu'au bout ? En sera-t-on capable, l'un comme l'autre ? Leur avouer est une chose, sentir le poids de la douleur, de la colère, du chagrin que provoquent nos mots... Mais passer à l'acte ?

— Je ne sais même pas par où commencer, dit Jane.

— Je croyais que tu étais quelqu'un de sensé, papa, lance Thomas en regardant Joseph avec un air de défi.

— Thomas.

Ma voix n'est pas dure, mais ferme. Nous nous attendions à ce qu'il réagisse ainsi. Nous nous y étions préparés.

— Ne commence pas, Maman, rétorque Thomas. C'est tellement égoïste. Comment voulez-vous que Violet et Jane expliquent ça aux enfants ?

— Nous y avons pensé.

Mon tremblement, désormais visible de tous, m'empêche de poursuivre. Joseph me serre de nouveau la main, m'aidant à retrouver mon calme ; je lui en suis reconnaissante.

— Je ne crois pas, non ! crie Thomas. Vous vous comportez comme deux ados transis d'amour qui...

— Thomas, calme-toi, je n'arrive pas à réfléchir, intervient Jane.

Son autorité de sœur aînée l'emporte encore sur la position qu'il occupe dans le monde de la finance. Notre première enfant... Difficile à croire – même si elle ne s'est jamais mariée – qu'elle sera sans doute bientôt elle-même grand-mère. Sa fille, Rain, nous a confié qu'ils essayaient. Je ne prendrai peut-être jamais son bébé dans mes bras. Cette pensée me ronge et mon cœur est à vif lorsque j'imagine Rain sur son lit d'hôpital, tenant son bébé tout juste né, tout rose, contre sa poitrine. À côté d'elle, un fauteuil qui m'est destiné, pour qu'elle me le confie... Mais je ne suis pas là. Je ne serai jamais témoin de cette vie-là, je ne sentirai jamais ces petits doigts s'enrouler autour des miens, je ne verrai jamais ma petite-fille recevoir en partage les secrets de la maternité ni n'éprouverai la façon dont cela nous lie.

J'ai porté mes enfants dans mes bras comme elle portera le sien, et je sais que je devrais être là pour lui montrer ces gestes, pour offrir à ses yeux fatigués quelques instants de repos, pour lui dire « donne-le-moi », ce bébé que j'ai aimé depuis aussi longtemps que je t'ai aimée toi, c'est-à-dire avant même de t'avoir rencontrée, tout au long de ma vie, et pour l'éternité.

— Violet, tu ne peux pas approuver ça, lance Thomas en se tournant vers sa cadette.

Plus petite que ses frère et sœur, Violet a hérité de ma silhouette menue tandis que Jane et Thomas sont aussi grands que leur père. Elle me fait penser aux poupées de porcelaine qu'elle collectionnait quand elle était enfant ; ses cheveux ondulés, ses lèvres rondes, ses yeux humides de larmes, d'une beauté et d'une fragilité manifestes.

— Je n'arrive pas à réaliser, dit Violet d'une voix basse, tremblante, mais je ne crois pas qu'ils soient égoïstes. Je trouve ça terrible, et en même temps... assez romantique.

Thomas pose ses doigts en triangle sur son nez, tête baissée, paupières closes.

— Tu es folle, tu sais ça ?

Il lève le regard sur sa sœur aînée.

— Jane. Tu pourrais être la voix de la raison ?

— Je n'en suis pas là... je n'arrive pas à comprendre.

Jane fait tourner une tige de raisin entre ses doigts. Elle l'égratigne, l'épluche, révélant le vert cru entre les nœuds.

Elle ne montre ni larmes ni colère, elle essaie de comprendre. Pourtant, lui donner davantage de détails ne l'aiderait pas. Une telle décision ne peut que lui être étrangère, inconcevable – l'idée d'aimer quelqu'un à ce point la terrifie.

— Vous avez perdu la tête, déclare Thomas, l'air sombre.

Joseph ouvre la bouche, s'apprête à répondre, mais je l'interromps, tentant de nous remettre sur les rails.

— Vous êtes bouleversés, et nous le comprenons tout à fait.

En m'entendant, je sais que ce ne sont pas les bons mots, mais mon cerveau s'embrume et je ne parviens pas à retrouver l'explication apaisante, réconfortante que nous avions préparée et dont nous espérions qu'elle leur apporterait un peu de paix en dépit de leur tristesse.

— Bouleversés ? Mais c'est insensé ! Vous ne pouvez pas faire ça.

La voix de Thomas s'étrangle.

Je poursuis, malgré la faiblesse qui m'envahit à mesure que je parle.

— Cela fait beaucoup à assimiler, et vous allez avoir besoin de temps. Pour l'heure, nous voulions seulement vous mettre au courant. Il n'y a rien de plus à discuter.

Joseph acquiesce. Je sens son regard sur moi. Il a toujours été si sensible à la moindre variation de mon humeur. Ses sourcils se plissent légèrement – il devine ce que je ne parviens pas à cacher. Mon estomac se noue ; ce qui était encore hypothétique tout à l'heure est désormais en marche, le compte à rebours est déclenché, le sablier retourné. Je n'ai pas beaucoup plus à donner, le courage que j'ai rassemblé ce soir risque de s'évaporer s'ils continuent à tirer ainsi sur la corde. Mes certitudes, déjà vacillantes, volent en éclats quand je plonge mes yeux dans ceux de nos enfants. Ce soir ne fait pas exception, et Joseph sait ce dont j'ai besoin sans que j'aie à le formuler.

— Nous espérons qu'un jour, vous nous comprendrez et que d'ici là, vous nous ferez confiance et vous en remettrez à notre décision.

Il lâche ma main et se lève, signalant ainsi la fin de la conversation.

— Donc c'est tout, on ne peut pas discuter ? On doit juste vous faire confiance, c'est ça ?

Thomas bout de colère. Il jette un regard à ses sœurs, en quête de soutien, mais pour le moment du moins, elles sont à court de munitions. Violet est abattue, Jane dure comme la glace.

— Tu vas rater ton train, dit Joseph d'une voix douce.

Thomas ouvre la bouche puis la referme ; quelques instants s'écoulent durant lesquels il semble sur le point de protester ou d'ajouter quelque chose. Une nappe de brouillard flotte au-dessus de nous, comme si nous étions dans une sorte de rêve lucide. Thomas plie sa veste sur son bras et se dirige d'un pas raide dans le vestibule. Joseph le suit, Jane et Violet se lèvent ; le charme est rompu. Il semble soudain être très tard. Les vagues déferlent inlassablement, à nouveau perceptibles dans l'espace jusqu'alors saturé par les protestations de nos enfants. Je n'ai pas le droit d'être blessée par le départ de Thomas, sans un baiser ni même un au revoir, c'est notre faute. Et pourtant, mon cœur se serre quand je le vois s'en aller. Jane se met à empiler les plats et je lui fais signe de ne pas s'en inquiéter ; elle m'ignore, continue à débarrasser et emporte le tout dans la cuisine.

Violet se glisse à côté de moi sur la causeuse, les genoux repliés sous elle, comme une enfant.

— Je suis désolée, Maman. Pour ce que tu as traversé, pour tout ce que tu as dû ressentir. C'est terrible. J'aurais tellement aimé que tu m'en parles... mais ne fais pas ça, s'il te plaît.

Je sens la panique s'insinuer en elle, se couler dans sa tristesse, et la culpabilité à laquelle je m'étais fermée